

P.-A. Stucki, 28.04.2016.

Lecture de *Démocratie et populisme religieux* en trois couches, de la surface au noyau formel.

1. La première couche, en surface :

Or voici qu'aujourd'hui le fanatisme religieux renaît de ses cendres, ici ou là, et s'acoquine avec le populisme pour se légitimer. Comment se distancer, par la réflexion critique, de ce genre de phénomène ? Telle est la question posée dans la quatrième de couverture, à laquelle répond le titre de la conclusion : *Les ravages de la simplification* . Il faut donc s'attendre à une réflexion critique sur la manière de penser les rapports entre la démocratie et la religion.

Les données sociologiques qui sont à l'arrière-fond de cette réflexion se trouvent dans les livres de :

Joan Stavo-Debauge, *Le loup dans la bergerie, Le fondamentalisme chrétien à l'assaut de l'espace public*, Genève, Labor et Fides, 2012. Et de

Philippe Gonzalez, *Que ton règne vienne, Des évangéliques tentés par le pouvoir absolu*, Genève, Labor et Fides, 2014.

A en croire ces deux sources, le fondamentalisme américain se développe dans les années 1920 contre la culture moderniste et la sécularisation, et c'est dans les années 1940 qu'une partie des fondamentalistes décide de viser à influencer l'espace public et de se fédérer sous l'appellation "évangéliques".

A les évoquer sommairement, les thèses du fondamentalisme sont les suivantes : il prétend :

1. Que l'existence de Dieu le Créateur est prouvée : il défend le théisme.
2. Que tout ce qui est écrit dans la Bible a été dicté par Dieu lui-même et est, par suite, indiscutable : il défend ce qu'il appelle "l'inerrance" de la Bible.
3. Que la "vraie foi" chrétienne est "intégrale" en ce sens qu'elle intègre tous les aspects de la vie (personnelle et politique).
4. Que la "vraie foi" chrétienne admet le "créationnisme", selon lequel le récit de la création du monde en 7 jours, au début de la *Genèse*, décrit parfaitement ce qui s'est passé.

Le fondamentalisme se fait "populisme évangélique", cas particulier du populisme religieux, quand, au nom d'un vote majoritaire dans une région donnée, il impose ces thèses dans les institutions démocratiques et par exemple dans les écoles.

Tel est l'arrière-fond de la réflexion. Et maintenant qu'en est-il des ravages de la simplification annoncés en titre de la conclusion ?

Le premier ravage est désigné comme la réduction de la démocratie à la souveraineté du peuple. Celle-ci n'a pas à être contestée, mais elle peut conduire au pire si elle n'est pas attachée

au respect du premier principe de la justice qui est le principe de l'égalité. On est dans l'erreur si on est dans une situation à deux pôles et si on occulte l'un au profit de l'autre.

Le deuxième ravage est la réduction de la laïcité à l'impunité : si la démocratie est laïque, ce n'est évidemment pas qu'elle impose l'incroyance, mais seulement qu'elle s'interdit de porter atteinte à la liberté de penser.

Le troisième ravage est la réduction de la qualité de ce que l'on dit à son succès dans la population. Ici aussi, la situation est à deux pôles et la réduction simplifie en dissimulant l'un d'eux.

Qu'en est-il maintenant du parcours qui aboutit au refus de ces trois simplifications ?

2. La deuxième couche : les deux idées dominantes

La première idée dominante est familière au sens commun : elle consiste à souligner que les relations humaines et les relations sociales sont instables, attirées, d'un côté, par l'agressivité et la violence, désignée ici comme la visée de domination, de l'autre par l'exigence du respect et du vivre ensemble, désignée ici comme la visée de la réciprocité.

Pour donner un contenu à cette idée d'instabilité, il convient de relire le développement de la philosophie démocratique moderne, chez Hobbes (1588-1679) et chez Locke (1632-1704). Tous deux se prononcent sur la situation originelle (ils en parlent comme de l'état de nature) pour concevoir la légitimité du pacte social, fondateur de la démocratie selon Locke. Pour Hobbes, l'homme est "par nature" égoïste et orgueilleux; il en résulte que "l'état de nature est l'état de guerre de tous contre tous" ; la violence est originelle et il faut recourir à la force pour en canaliser les effets désastreux. Ce qui est premier, en revanche, pour Locke, c'est le rapport de l'homme à la loi naturelle, qui commande à chacun de prendre au sérieux sa propre liberté et de porter le souci de celle d'autrui. C'est cette manière de penser qui s'est manifestée historiquement comme fondatrice de la théorie démocratique moderne.

Il n'est pas inutile de le rappeler pour donner la réplique à l'idéologie insistante qui réduit les relations sociales et politiques à des rapports de forces.

La deuxième idée dominante est l'idée de la connexion théologico-politique, selon laquelle toute assertion relative au champ politique implique, au moins implicitement, une option dans le champ théologique.

La philosophie de la reconnaissance d'Axel Honneth admet, à la suite de Hegel, l'intérêt de repartir de Hobbes, mais en néglige délibérément tout un pan, consacré à la religion. Les trois parties du *Citoyen* de Hobbes sont : *la liberté* (l'état de nature), *l'empire*, et *la religion*. La présence du populisme religieux dans la situation contemporaine incite à ne plus laisser dans l'ombre la connexion théologico-politique.

La dualité instable de la visée de domination et de la visée de réciprocité caractérise l'ensemble du monde humain. Se trouve-t-elle aussi dans le champ théologique ?

La première idée qui vient à l'esprit quand on se risque dans le champ théologique est l'idée du Dieu Créateur tout-puissant et, par suite, l'idée de la domination de l'homme par Dieu. Mais la deuxième idée, classiquement cultivée par le thème de l'Alliance, suggère plutôt de comprendre la situation à l'aide du schéma de pensée de l'interaction entre Dieu et l'homme. La dualité des visées est donc repérable, ici aussi.

Qu'en est-il alors de la connexion théologico-politique ? Elle est donnée par l'idée de la Loi (naturelle-morale), mais la soumission ou l'obéissance qui lui répond prend une autre tournure selon que l'on adopte le schéma de la toute-puissance ou celui de l'Alliance. Si on adopte le schéma de la toute-puissance, la pensée évolue vraisemblablement vers le grand mythe de la justice rétributive : Dieu punit les insoumis et récompense les soumis. Si, au contraire, on adopte le schéma de l'Alliance, on ne peut admettre l'automatisme de la rétribution, on ne peut que s'interroger sur la réaction de Dieu à l'action des hommes.

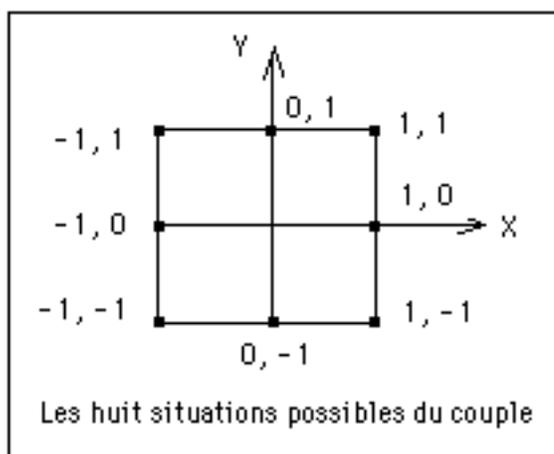
Si de plus, à la suite de Hobbes, on tient à la distinction nette entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance (en d'autres termes, à la dualité de la Loi et de l'Évangile), il devient clair que le champ politique n'est pas dense, mais en quelque sorte troué, et troué par la promesse de la liberté qui est au cœur de l'Évangile. Ainsi se fait le passage vers le principe du droit sacré de chacun à la liberté, vers le principe de la démocratie.

Le sens commun semble manifester une propension spontanée, mais quelquefois regrettable, à adhérer à des idées simples plutôt que de s'aventurer dans la complexité des phénomènes d'interaction. Mais il est en général bien disposé à l'égard des raisonnements concluants. Il est donc souhaitable de lui proposer une méthode, à la manière de l'esprit géométrique, si on cherche à lui faire reconnaître la dualité de la réciprocité et de la domination.

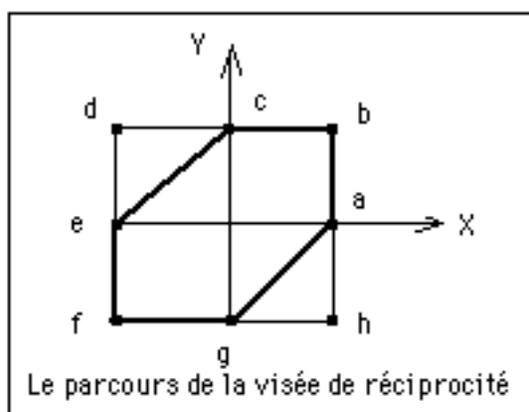
3. La troisième couche : la géométrie de l'interaction

Partons de la présence de deux acteurs, X et Y, dans le monde humain, et considérons que l'état dans lequel ils se trouvent à différents moments est valorisé comme positif, négatif ou neutre. On conviendra de noter "1", la valorisation positive, "-1", la valorisation négative, et "0", la valorisation neutre. On pourrait faire correspondre ces notations à des valeurs positives telles que la santé, la richesse, la joie, etc., et se représenter intuitivement les valeurs négatives correspondantes, la maladie, la pauvreté, la tristesse. Dans la mesure où on ne considère les acteurs qu'en fonction de la valeur dont ils sont porteurs, à tel ou tel moment, on pourrait aussi se représenter que X et Y sont des idées, vraies, fausses ou de valeur indécidable.

Considérés en couple, X et Y peuvent être tous deux en situation positive, en situation négative, etc.. On peut représenter sur un carré les huit situations possibles :

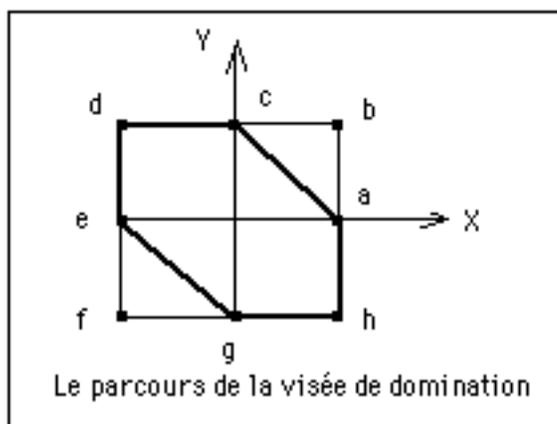


La situation d'un couple d'acteurs évolue dans le temps, bien sûr, de sorte qu'il faut prendre en compte le parcours qui sera le sien dans ce carré de référence. Si X et Y ont l'idée de vivre en bonne intelligence, ils souhaiteront évidemment se trouver dans la région des valeurs exclusivement positives (c'est-à-dire aux points a, b et c dans le schéma ci-dessous). Mais si l'un d'eux passe malheureusement en situation négative, l'autre viendra l'y rejoindre, peut-être "par sympathie". Le parcours du couple passera ainsi par les points e, f, g. Ce parcours est typique de la visée de réciprocité.



Le moment typique de ce parcours est au point b, quand les acteurs sont tous deux en situation positive, et, peut-être bien, l'un par l'autre, l'un grâce à l'autre. C'est dire qu'avec cette mentalité on évite les sommets d et h, où l'un est en situation positive et l'autre en situation négative, où l'un est en situation négative, peut-être bien, par l'action de l'autre en situation positive. Si on illustre le schéma par le cas où X et Y désignent des idées, les sommets d et h seraient typiques de la contradiction entre les deux idées : si l'une est vraie, l'autre est fausse, et si l'une est fausse, l'autre est vraie.

Le parcours typique de la visée de domination passe par ces deux sommets, et il évoque la relation maître-esclave, avec l'idée que la domination du maître sur l'esclave ne dure qu'un moment, dans l'attente du renversement de la domination.



Si l'on est adepte de la mentalité de domination, on évitera de se laisser attirer par les sommets b ou f, de même que l'on évitera de se laisser attirer par les sommets d et h quand on est adepte de la mentalité de la réciprocité. Mais les sommets mis à part, les points a, c, e et g sont communs aux deux parcours : c'est la zone ambiguë instable, qui interdit de trancher dans l'abstrait, de manière générale, en faveur d'une diagonale plutôt que de l'autre.

Il est des cas, toutefois, où l'entente et l'accord sont manifestement possibles, et où la visée de domination génère de déplorables simplifications.

Le problème classique des relations entre la raison et la révélation biblique peut ici être cité comme exemple : les positions extrêmes, sur la diagonale de gauche, sont le fondamentalisme, qui dévalorise la raison comme pécheresse, et le positivisme, qui dévalorise la révélation comme illusoire. L'alliance de la raison et de la révélation est représentée sur l'autre diagonale.

